

Le roman du caniche : [suite]

Autor(en): **Cherville, G. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 24

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188767>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à Guernesey. Dans une de ses promenades solitaires, Victor Hugo aperçoit sur le bord de la route un bambin de 5 ans, qui se frotte les yeux et paraît s'éveiller d'un long sommeil. C'est le fils de M^{me} X..., dame anglaise, que le grand poète connaît de vue et qui habite à l'autre bout de l'île. L'enfant, se promenant, s'était égaré et endormi.

Hugo n'hésite pas. Il sourit au petit bonhomme, le charge sur ses épaules et l'emporte à Hauteville-House pour le faire reconduire chez sa mère par un domestique. Mais voici qu'un affreux orage éclate, impossible de renvoyer l'enfant par cette pluie battante et à pareille heure. On fait prévenir M^{me} X... que son fils est jusqu'au lendemain chez Victor Hugo. Le lendemain, effectivement, le petit X... rentre chez sa mère, chargé de fleurs et de fruits que l'auteur des *Misérables* lui envoie avec l'enfant égaré. Et quand, les premiers baisers échangés, on demande à l'enfant s'il s'est amusé chez l'illustre poète :

— Oh ! je crois bien. Nous avons joué au lion et au chasseur. C'est M. Hugo qui faisait le lion sous la table, qu'il appelait son antre. Et figure-toi, maman, que tout à coup le lion se met à rugir et veut sortir de son antre. Mais il déplace la nappe et renverse toute la vaisselle qu'il y avait dessus. Ce qu'il y a eu d'assiettes cassées ! Et ce que nous avons ri !

Onna bouna remotchâ.

Se vo n'âi ni ardzeint, ni courtena et ni tsédau, vo n'êtes qu'on bedan ; et quand bin vo z'ariâ atant dè cabosse qu'on menistrè, vo n'êtes bon à rein se vo n'âi pas dè la paille dein voutrès bottès. Volliâi-vo frequentâ onna pernetta ? On ne la laissè aberdzi què quand on sâ que voutrès chôquès cheintont l'étrablio et que quand vo z'allâ à la fâire n'est pas po lâi brocantâ et lâi maquignenâ dâi cabrès et dâi bocans. Ai-vo jamé z'âo z'u vu on pourro gaillâ être syndiquo âo bin mémameint municipau ? Et su lo militéro ! lè galons n'étioint diéro lè z'autro iadzo que po lè lulus que poivont portâ onna matola dè bûro âo capitaino ; mâ faut bin derè que cein a tsandzi oreindrâi et que du qu'on a abolî lè revuès et qu'on est âo fédérât, on arâi bio avâi onna courtena asse hiauta què Noutra Dama dè Lozena, cein ne sai dè rein po être caporat s'on n'a pas la cabosse po cein, que ma fâi cein n'est què justo.

Portant dè tot teimps y'a z'u dâi dzeins que respettâvont mé clliâo qu'aviont dè l'esprit quand bin l'étioint pourro, què dâi dadou qu'aviont præo mounâ, coumeint vo z'allâ vairè.

Vo z'âi bin oïu parlâ dè cé monsu Lhiâire dè pè Tsevelhy, qu'a fé clliâo tant bio potrés que y'avâi à Lozena y'a on part d'ans : lo majo Davet, lè Suisses que font passâ lè z'Etaliens dézo on dzâo ; on certain Pantet que tracivè après dâi gaupès ; onna pernetta que soelliâvè dein on subliet ; et onna troupa d'autro, ti pe bio lè z'ons què lè z'autro. Eh bin, cé monsu Lhiâire, que demâorâvè pè Paris, étâi z'u on iadzo tsi Napoléion po lâi dessinâ on potré, et monsu Lhiâire avâi défeindu que cauqon eintrâi dein la tsambre iò travaillivè. On lulu qu'étâi per-

quie, et qu'étâi on prince, vollie tot parâi eintrâ ; mâ Lhiâire lâi clliouse la porta âo naz, et l'autro, fu rieux dè cein qu'on tsancro dè Suisse ousâi lâi resistâ, einfoncè quasu la porta, eintrè dè fooce et fâ : Non de non ! voudrè bin savâi s'on pétaquin coumeint vo ousérâi mè mettrè frou. Ma fâi Lhiâire, furieux dâo toupet dè cé gaillâ, pousè sa boâte dè couleu, trait son brulôt, châte su l'estaffier et lo fot avau lè z'égras. Ao trafi que cein fe, l'empereu arrevè et lo prince lâi portè plieinte contrè lo peintre que lâi a bailli 'na dédzalâie et demândè 'na pounechon. Quand Napoléion sâ coumeint l'affèrè s'étâi passâ, lâi repond :

— Eh bin, na, me n'ami, vu bin m'ain gardâ, kâ avoué lè dozè Français lè pè tabornio de l'empire, put fèrè dozè princes coumeint tè ; mâ avoué dozè princes dè te n'acabit ne saré pas fotu dè fèrè on peintre coumeint monsu Lhiâire.

Lo prince, apliati pè cllia remotchâ, s'ain alla coumeint on tsin fouattâ, tandi que lo peintre ralumâ son brulôt po continuâ se n'ovradzo.

Eh bin, tot parâi, quiet qu'on ein dièssè, Napoléion avâi dâo bon.

Le roman du caniche.

VII

M. de la Cochardière avait envoyé chercher chez Révillon une peau d'ours qui avait remplacé la dépouille du tigre ; mais, du moment où madame prenait possession de lui dès la première heure, la sortie de Fido se trouvait irrévocablement supprimée, car il ne se sentait pas l'audace de proposer à sa femme d'admettre le caniche en tiers dans leur récréation ambulatoire ; il commençait à pressentir l'animosité décidée dont son chien était l'objet.

C'était surtout par des coups d'épingle incessamment répétés qu'elle se manifestait. Un domestique négligent ne laissait pas tomber une goutte d'eau sur les tapis des corridors sans que cette tache incongrue fût mise à l'actif de la déplorable éducation de Fido. Bien entendu, Mme de la Cochardière avait trop le sentiment de la bienséance pour se livrer à la moindre récrimination ; elle se contentait de hausser les épaules ou de relever sa robe avec quelque dégoût, quand elle passait dans le voisinage de l'une de ces abominations.

En même temps, on découvrait à l'odeur caractéristique du chien une intensité toute nouvelle ; cette odeur allait poursuivre la maîtresse du logis jusque dans sa chambre à coucher, en traversant trois vastes pièces et, du soir au matin, il fallait brûler des parfums jusque dans le vestibule. Ce ne fut pas tout : un beau matin, la jeune femme se plaignit de n'avoir pas pu trouver une minute de sommeil, tant elle avait été tourmentée par un émirg qui ne pouvait provenir que de la toison du caniche.

Ces plaintes eurent nécessairement des échos ; depuis ce moment, pour faire leur cour à leur maîtresse, les femmes du service, qui, avec le flair de la domesticité, avaient parfaitement deviné l'objet de cette animadversion, ne manquaient jamais de se gratter avec fureur quand M. le baron se trouvait présent.

Il était devenu bien triste, ce pauvre baron. S'il tenait à son vieux camarade, il aimait passionnément sa femme, un peu son repos ; il comprenait que l'heure du sacrifice était venue et qu'il ne gagnerait rien à l'ajourner. Aussi un jour, en entrant chez Mme de la Cochardière avant

de passer dans la salle à manger, il lui annonça qu'elle pouvait maintenant venir quand bon lui semblerait dans sa chambre et qu'elle n'y rencontrerait plus Fido.

Il avait dit cela avec un sourire que démentait sa physionomie; sa pâleur, sa voix troublée, soulevèrent chez la jeune femme une émotion très inattendue. Le chagrin dont le visage de son mari lui fournissait un irrécusable témoignage gâtait la satisfaction que lui causait son triomphe. Elle n'éprouvait aucune espèce de remords à l'endroit de la petite guerre plus ou moins loyale qui avait eu pour dénouement la disparition de cet odieux Fido, mais elle eût été désolée qu'elle eût si vivement affecté un homme qui, par sa douceur, sa tendresse, ses prévenances et ses soins, lui devenait plus cher de jour en jour.

Aussi, cédant sans fausse honte aux mouvements de son cœur, se levant brusquement, elle sauta au col de M. de la Cochardière et l'embrassa avec effusion en lui disant :

— Je devine trop bien ce que cette séparation vous aura coûté, mon ami, et jamais je n'oublierai le sacrifice que vous avez accepté pour me plaire.

Il semblait que, désormais, le bonheur du ménage La Cochardière dût être sans mélange; quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la suppression de l'infortuné Fido, qui en avait représenté la pierre d'achoppement, et cependant les plantureux sourcils de madame se fronçaient trop souvent pour qu'un observateur ne fût pas tenté d'en conclure que son esprit était encore hanté par quelques papillons noirs.

Le baron n'était ni moins attentif ni moins empressé qu'aux débuts. Le thermomètre de sa tendresse conjugale ne semblait pas avoir baissé d'un dixième de degré, ce qui, après un an de mariage, était aussi rare qu'exceptionnel; la satisfaction de tous les désirs, de tous les caprices de sa femme était visiblement l'unique préoccupation de tous ses instants; celle-ci, consultée, n'eût pas hésité à reconnaître que, sous ses dehors un peu froids, il n'était pas d'homme meilleur et plus aimable; mais tout cela n'empêchait pas Berthe d'être travaillée par des appréhensions qui, pour être vagues et incertaines, ne la rendaient pas moins sombre et nerveuse.

Depuis quelque temps, il arrivait assez souvent à son mari de sortir sans elle; il avait toujours, il est vrai, les raisons les plus plausibles à alléguer pour justifier ces excursions solitaires; mais femme trompée se méfie de son ombre, et M. de la Frugeraie en avait tant usé et abusé, de ces prétextes plausibles, qu'elle en était arrivée à croire que le meilleur devait couvrir une infidélité, sa bête noire, tout au moins.

Si peu raisonnables que fussent les suppositions de Berthe et si futile qu'en fût le point de départ, ils la ramenaient inévitablement à ce passé qu'on eût pu croire enseveli dans la tombe où reposait le charmant et volage vicomte; elle en revivait les jours douloureux; elle ressentait ces crispations du cœur qu'elle avait jadis si souvent éprouvées, lorsqu'une amie charitable croyait devoir l'avertir de ce qu'elle ne savait que trop bien; elle repassait par ces déchirantes angoisses des longues nuits d'attente, lorsque, l'oreille tendue, elle suivait le grondement grossissant d'une voiture sur le pavé de la rue; elle retrouvait le désespoir avec lequel, ce bruit, elle l'entendait s'éloigner et s'effacer dans le silence de la nuit, et le sanglot qu'elle étouffait dans son oreiller en murmurant: Ce n'est pas encore lui!

Il faut bien l'avouer, ce terrible Lovelace avait, sous ce rapport, soumis la pauvre femme à de cruelles épreuves. N'avait-il pas, un matin qu'il rentrait au grand jour, et que Berthe éplorée lui racontait ses inquiétudes, répondu moitié figue et moitié raisin, qu'ayant fait au

cercle une perte de jeu considérable, il s'était décidé à attendre un omnibus, par économie!

(A suivre.)

G. DE CHERVILLE.

Ce qui suit montre combien il est nécessaire, quand on écrit pour le public, de réfléchir quelque peu sur la tournure des phrases. Un de nos journaux, annonçant la nomination de deux magistrats par le Tribunal cantonal, dit en terminant: « Le soir, une sérénade a été donnée à l'élu, de même qu'à son prédécesseur, nommé président du Tribunal du district de ***; par la Société de chant l'Harmonie. »

Une simple inversion aurait suffi pour ne pas laisser croire que ces nominations appartiennent à la société de chant sus-mentionnée.

Petites connaissances pratiques.

Vinaigre perpétuel domestique. — On achète un baril de vinaigre de la meilleure qualité, rouge ou blanc, dit le *Dictionnaire de Déterville*, on en tire quelques pintes pour la consommation de la maison, et on les remplace aussitôt par une même quantité de vin semblable en couleur et bien clair. On bouche simplement le baril avec du papier ou du linge appliqué légèrement sur l'ouverture. On le tient dans un endroit tempéré depuis 18 jusqu'à 20 degrés.

A mesure qu'on en a besoin, on en soutire la quantité sus-mentionnée de vinaigre, en la remplaçant, comme la première fois, avec du vin. Le baril, toujours ainsi rempli, fournit pendant longtemps du vinaigre de toute perfection, sans qu'il s'y forme de mère ni de dépôt sensible. Il existe encore maintenant, dans de beaucoup de ménages, du vinaigre dont la première fondation remonte à de nombreuses années et qui est exquis.

Les œufs d'août et de septembre. — C'est une erreur généralement accréditée que de croire que les œufs pondus en août et en septembre se conservent mieux que les autres; ce sont les plus tardifs qui se conservent le mieux. Comme les poules pondent peu vers la fin de l'année, et que les œufs sont alors vendus plus cher, on fait, en général, sa provision dans les mois de la plus grande fécondité, c'est-à-dire en août et septembre, et, de cette habitude très naturelle, est venu le préjugé que les œufs pondus à cette époque se conservent mieux. La vérité est qu'ils se conservent mieux que les œufs pondus antérieurement, mais moins bien que les œufs plus récemment pondus.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & C^{ie}.

Papeterie L. MONNET

Rue Pépinet 3, Lausanne.

Enveloppes avec impression de la raison de commerce. Registres, copies de lettres, presses à copier; albums, buvards, porte-feuilles, papeteries, livres d'images, etc.